

AVANT-PROPOS

C'était le 2 décembre 1958. Charles Aznavour était la vedette, à l'Olympia, d'un «Musicorama» retransmis en direct sur Europe n° 1. J'allais bientôt avoir douze ans et j'avais délaissé mon idole d'enfance, Luis Mariano, au profit de chanteurs moins folklo-rococos. Après Eddie Constantine et sans doute quelques autres – Yves Montand, Mouloudji et, pour quelques titres, Brassens, Bécaud, Béart, Brel –, Aznavour m'avait accroché par l'émotion et la mélancolie qui émanaient de sa voix vibrante, comme brisée. Pour autant, je ne saurais évidemment dire comment cheminaient ses chansons dans ma petite tête de préadolescent. On n'est pas sérieux quand on a douze ans.

Ce qui est sûr, c'est que ce soir-là j'étais assis sur un tabouret de cuisine, dans la petite entrée qui desservait les deux pièces de notre logement de 50 m² – ce qui est peu pour une famille de six personnes –, l'oreille collée au pavillon du poste de radio familial Schneider (avec tourne-disque incorporé sous le couvercle verni) afin de ne pas perdre un accord, un soupir ni un bravo du tour de chant radiodiffusé sans perturber le sommeil de mes parents – mon père se levait à 6 heures et pointait à l'usine à 7, maman s'épuisait tout le jour à mille travaux – ni de mes trois grandes sœurs, qui devaient bouquiner dans leur chambre commune.

Ce n'était pas Radio-Londres, mais il y avait quelque chose de conspirationnel dans cette écoute nocturne discrète, en plein cœur de Bécon-les-Bruyères. Quelles étaient les chansons au programme? Sûrement celles que je préférais alors: «Sa jeunesse», «On ne sait jamais», «Pour faire une jam», et les

vraiment tragiques, encore plus grisantes : « Sur ma vie », « Ay! mourir pour toi », « Si je n'avais plus ». Pas de quoi donner du tonus ni de l'assurance à un lycéen médiocre et complexé, mais il n'est jamais trop tôt pour se laisser bercer par le spleen. Ainsi, sans être un « fan » – l'affreux mot n'existait pas –, j'adorais écouter Aznavour, dont je possédais déjà un 45 tours qui comportait « Sa jeunesse ».

J'ignorais alors que, cinq ans plus tard, je serais aux premières loges pour assister à son premier récital triomphal à l'Olympia. Entre-temps, j'aurai découvert Léo Ferré, en 1961, et ma vie culturelle en aura été bouleversée ; mais, pendant plus d'une décennie, Aznavour restera dans le trio de tête de mes chanteurs préférés, où s'était inséré Jacques Brel. Omniprésent compagnon de route, de doutes et de déroutes de mes sixties douces-amères, Aznavour, avec sa voix à nulle autre pareille et ses chants d'amour poignants, ne commencera à s'estomper dans mon paysage familial qu'au milieu des années 1970. Cependant, je ne lui tournai jamais le dos et j'eus même la chance, une fois devenu journaliste, de le rencontrer à trois reprises, dont deux longs face-à-face. J'eus aussi le privilège de l'applaudir une dizaine de fois sur de multiples scènes, sans manquer presque aucune de ses émouvantes performances d'acteur au cinéma, y compris dans des films médiocres.

Ce prologue personnel n'est pas là pour justifier, mais, d'une certaine façon, pour expliquer l'entreprise d'une biographie dans laquelle je me suis plongé deux années durant. J'ai recherché et décrypté tout ce qui pouvait permettre de suivre et de comprendre la vie, la carrière et l'œuvre de l'artiste. Le fait qu'elles se déroulent sur près d'un siècle – deux fois plus que la vie de Piaf, disparue à quarante-sept ans – rendait la tâche plus complexe, mais aussi plus excitante.

Disques, livres, photos, films, documents d'état civil, correspondances, critiques et interviews dans la presse et, par-dessus tout, émissions de radio et de télévision qui donnent à voir et à entendre l'auteur-compositeur-interprète au vif de sa trajectoire : je me suis efforcé de tout passer au crible. Pour la télévision, par exemple, les trésors de l'Ina m'ont permis de visionner près de mille deux cents séquences ou émissions,

de 1955 à aujourd'hui. Les nombreuses citations qui émaillent et scandent ce livre sont donc exactes au mot près ; elles permettent de mesurer l'évolution du personnage, décennie après décennie. Si la plupart des grands témoins significatifs de l'épopée Aznavour ont disparu (d'Édith Piaf à Gilbert Bécaud, de Pierre Roche à Paul Mauriat, de Bruno Coquatrix à Eddie Barclay, et jusqu'à ses deux premières épouses) ou ont choisi de se taire (comme son premier cercle familial ou ses plus proches collaborateurs), je me suis rendu sur presque tous les lieux de vie du chanteur, du Quartier latin à la Suisse, en passant par Montmartre, la vallée de Chevreuse et les Alpilles, histoire de m'imprégner des décors successifs d'une vie particulièrement vagabonde.

C'est peu dire que Charles Aznavour est un artiste d'exception, puisqu'il collectionne les records. De précocité : il est monté sur les planches dès l'âge de neuf ans. De longévité : il donne encore des récitals à quatre-vingt-treize ans et pourrait bien réussir son pari d'être le premier centenaire à l'affiche d'un music-hall. De fécondité : il a façonné les paroles de plus de 600 chansons (auxquelles s'ajoutent 125 chansons dont les textes sont signés Jacque Plante, Bernard Dimey, Françoise Dorin, Maurice Vidalin, Michel Jourdan et quelques rares autres paroliers), signé les musiques de quelque 430 et interprété, en français, plus de 450. Il a mené de front deux carrières, d'auteur-compositeur-interprète et d'acteur de cinéma, tenant près d'une cinquantaine de vrais rôles sur grand écran, auxquels il faut ajouter une vingtaine de téléfilms. C'est incontestablement l'artiste de music-hall français le plus célèbre à travers le monde – qu'il n'a cessé de parcourir – et sans doute de tous les temps (Édith Piaf ou Maurice Chevalier s'étant essentiellement limités aux Amériques). Le plus récompensé aussi, avec une folle collection de prix et de décorations, sans oublier une statue en bronze et un titre de « héros national ».

Sur scène et en coulisses, il a subi les inguérissables brûlures du mépris, de l'opprobre et de l'humiliation, avant d'atteindre les vertigineux sommets du triomphe et de la gloire. En soixante-sept ans de carrière en solo, Aznavour a accompagné, séduit, bouleversé ou agacé plus de trois générations d'auditeurs et/ou de spectateurs. Il s'inscrira peut-être ainsi

dans le paysage culturel français et la mémoire collective aux côtés de certains mythes incontestables tels que de Gaulle, Piaf ou Bardot. Il est par ailleurs l'un des artistes de variétés les plus fortunés et, assurément, celui dont les ennuis fiscaux et douaniers ont défrayé le plus spectaculairement la chronique, influant sur son caractère et l'incitant à changer de vie, à mi-parcours, pour devenir un résident suisse intermittent.

Sur le plan privé, Aznavour est loin d'avoir rivalisé avec son ami et « patron » Eddie Barclay, qui eut huit épouses légitimes. Au-delà de ses trois mariages, cependant, la vie amoureuse et conjugale d'Aznavour a été assez mouvementée et médiatisée pour qu'on puisse la considérer avec intérêt, sans voyeurisme. Suivre les turbulences sentimentales et les liaisons ostentatoires du chanteur, faux *loser* mais vrai séducteur, permet en effet de comprendre la genèse de nombre de ses chansons, à travers l'évolution de ses états d'âme, jamais exempts d'un machisme parfois teinté de misogynie. Depuis son dernier mariage, avec Ulla Thorsell en janvier 1967, et la naissance de leurs trois enfants, c'est un demi-siècle de sagesse et de possible bonheur qu'il a affiché avec une épouse souvent lointaine, dont la discrétion et la modestie sans égales forcent l'admiration.

En nous efforçant de suivre au plus près la production artistique d'Aznavour, c'est la totalité de son répertoire, pléthorique, que nous avons analysée, en distinguant les plus grands succès – quelques dizaines de classiques, quasi immortels – et les œuvres marquantes mais moins célèbres, tout en cherchant à débusquer, non sans mal, plusieurs dizaines de titres délaissés ou interprétés par d'autres, d'une qualité très inégale et parfois étonnamment bâclés. Cet inventaire méticuleux, sur lequel le lecteur non spécialiste pourra passer vite, a pour objectif de ne laisser dans l'ombre aucun pan de « l'industrie aznavourienne » et de faire le décompte assez précis d'une activité discrète mais profitable. Les chiffres les plus fantaisistes ayant été avancés à propos des créations de l'auteur-compositeur-interprète, il nous semble utile, dans ce domaine également, de disposer d'une référence fiable.

Pour ce qui est de l'homme Aznavour, né Aznaourian (le « v » fantôme constitue une première découverte déconcertante),

on ne s'attendait pas à devoir emprunter un jeu de piste aussi complexe pour remonter le fil de sa vie. On pourrait dire «de ses vies», puisque aussi bien, en près d'un siècle, le destin fantasque s'est chargé d'actionner les aiguillages, d'imposer des virages, d'inventer des péripéties, frisant parfois le fait divers, pour peser sur une existence hors du commun. De petits secrets en troublantes énigmes, de minuscules mensonges par omission en camouflages puérils, une succession de fables a fini par façonner une légende complaisamment servie au public par le truchement des médias. En enquêtant sans autre *a priori* que l'intérêt suscité par un incontestable et prolifique artiste, témoin et parfois acteur de son siècle, il nous a fallu vérifier, à chaque étape, année après année, des assertions, des informations, des déclarations assez fréquemment fantaisistes ou franchement inexactes. «Il y a en moi quatre personnages : je suis celui que l'on croit que je suis, celui que je crois être, celui que je veux être et celui que je suis en vérité», avait finement déclaré Charles Aznavour, le 19 novembre 1967, sur la 2^e chaîne de l'ORTF. Nous étions prévenus.

Même sans accorder une grande importance à l'astrologie, force est de constater que ce natif du signe des Gémeaux présente un don de dédoublement assez remarquable. Ombre et lumière, Dr Charles et M. Aznavour. Du gavroche déluré, vaillant mais complexé, au débutant sensible, volontaire, audacieux et inspiré, de la vedette reconnue, admirée, voire aimée, mais toujours sur ses gardes, fébrile et timide, à la star internationale glorifiée, formidable showman qui conserve son humour, mais n'en finit plus de se vanter et de ressasser ses anciennes rancœurs, le «petit Charles» semble bien avoir vécu plusieurs vies, parallèles ou successives. Artistiquement parlant, les vingt dernières années peuvent presque être qualifiées de «survie».

S'il s'est raconté, confié, confessé même, davantage que la plupart des artistes – tout en restant un vrai timide, authentiquement pudique –, Aznavour a aussi beaucoup brodé, résumé, enjolivé, comblant les vides ou ménageant des zones d'ombre, surchargeant quelques traits, en floutant d'autres. Ainsi l'histoire compliquée de ses ascendants, qu'il n'a jamais cherché à éclairer de façon cohérente ; ses années de

formation, qui furent d'abord celles d'un apprenti comédien ; le vécu (trop) romanesque de sa famille sous l'Occupation ; son compagnonnage avec Piaf, dont il exagère la durée ; la genèse de son statut de compositeur, souvent discuté ; ses démêlés judiciaires avec le fisc, qui ne se sont pas seulement soldés par un non-lieu ; ses engagements «apolitiques» nimbés d'amnésie ; son rapport ambigu à ses ascendances arméniennes, affichées tardivement, puis constamment revendiquées après le tremblement de terre de 1988... Sur tous ces chapitres, nous nous sommes efforcés de faire la part de la vérité et des légendes – sans le concours de l'intéressé, qui s'est dérobé à nos questions.

Au bout du compte – et des contes –, ce long récit a l'ambition de constituer la première «biographie non autorisée» de Charles Aznavour.

UN FILS D'IMMIGRÉS AFFECTUEUX ET DÉBROUILLARD

«Le 22 mai 1924, à zéro heure quinze minutes est né, 89, rue d'Assas, Charles, du sexe masculin, de Mamigon Aznaourian, né à Kaltcka (Russie), 26 ans, artiste, et de Enache Papi-zian, née à Izmit (Turquie), 23 ans, sans profession, époux domiciliés à Paris, 36, rue Monsieur-le-Prince.» Cet acte de naissance, dressé le 23 mai 1924 par un adjoint au maire du VI^e arrondissement de Paris, sur la déclaration d'un employé de la clinique Tarnier ayant assisté à l'accouchement, réserve deux grosses surprises.

D'une part, le patronyme de la famille n'est pas Aznavourian, mais Aznaourian. S'il s'agissait d'une erreur de transcription, elle serait de taille, mais la même orthographe apparaît sur la mention manuscrite et sur la partie dactylographiée de l'acte de naissance. Et ce même nom sera repris sur tous les actes d'état civil et autres documents officiels concernant la famille. De surcroît, en novembre 1984, suite à une demande déposée en 1980, c'est bien Charles «Aznaourian» qui a officiellement obtenu le droit de changer son nom en «Aznavour».

D'autre part, le nom et le prénom de la mère de Charles ne correspondent pas à ceux qui ont toujours été mentionnés par celui-ci, à savoir Knar Baghdassarian (ou Bagdassarian). Pour ce qui concerne le prénom, on peut penser à la rigueur qu'il a été changé dans l'usage. Mais la différence de patronyme est plus intrigante. Dans son livre autobiographique *Le Temps des*

*avants*¹, Charles racontera que son père avait passé trois jours à fêter l'heureux événement et que, une fois à la mairie, il était trop ému et troublé pour se remémorer le nom de jeune fille de son épouse et aurait donné «le premier qui lui était venu à l'esprit»: Papazian.

On voit mal comment un homme, même bouleversé, peut oublier le nom de son épouse – et *a fortiori* son prénom –, et l'on constate, surtout, que ce n'est pas lui mais un employé de la clinique (un certain Albert Eyraud, cinquante-trois ans) qui est venu accomplir la démarche d'inscription au bureau d'état civil. Dans *Aznavour par Aznavour*², Charles évoquait déjà cette incroyable «erreur de patronyme», toujours provoquée, selon lui, par «un oubli», mais il la situait alors au moment de la demande du permis de séjour à la préfecture de police de Paris. Et il ajoutait que sa mère l'avait toujours reproché à son père en lui disant :

«Mes parents, mes frères, mes sœurs [selon Aïda, sa mère Knar avait deux frères et une sœur, plus jeunes qu'elle], je les ai perdus au temps du massacre des Arméniens. J'avais quinze ans. [...] La seule chose qui me restait de mes parents était notre nom. Et toi, par manque de mémoire, par insouciance, tu les as effacés de ma vie une deuxième fois!»

Aucune de ces versions n'est satisfaisante. Comment imaginer que les autorités administratives n'aient pas demandé un justificatif de l'identité et se soient contentées du «premier nom venu à l'esprit» pour établir un document si essentiel et souvent si difficile à obtenir? Enfin, pourquoi les époux n'auraient-ils pas fait rectifier une «étourderie» si préjudiciable à la mémoire familiale?

Ce changement patronymique aussi exceptionnel qu'inexplicable ne reste pas moins troublant quand on sait que le nom Papazian apparaît dans l'histoire de la famille Aznaourian, avec le prénom Séropé. Selon un embryon d'arbre généalogique que nous a transmis Nicolas Aznavour, le plus jeune fils du chanteur, la grand-mère de Knar, Dirouhi (Terzian), avait une sœur, prénommée Iskouri (Terzian), qui a épousé un

1. Flammarion, 2003.

2. Fayard, 1970.

Papazian et a donné naissance à Séropé Papazian, qui serait donc un lointain cousin de Knar. À plusieurs reprises, Aïda, sœur de Charles, parle pourtant de Séropé comme d'un oncle. De fait, dans l'hypothèse, quasiment avérée, où Knar a bien pour patronyme Papazian, Séropé pourrait être son oncle, voire son frère.

Autre question, plus secondaire : le père de Charles, Mami-gon (surnommé Mischa), né le 26 mai 1897, a-t-il vu le jour près de Tiflis (aujourd'hui Tbilissi), comme le dit Charles dans *Aznavour par Aznavour*, à Akhaltzkha, comme il l'écrit dans *Le Temps des avants*, à Akhalkalak, comme il l'indique dans *D'une porte l'autre*¹, ou dans cette mystérieuse ville de Kaltcka (Russie) mentionnée sur le registre d'état civil, mais dont on ne trouve trace sur aucun atlas ? En réalité, d'après les résultats de nos recherches, il est né à Akhaltsikhé² (Géorgie) qui est située à moins de 20 kilomètres de la frontière turque, mais à plus de 200 kilomètres à l'ouest de Tbilissi.

La date de naissance de Knar (ou Enache) – qualifiée par Charles de « comédienne », devenue pour l'état civil « sans profession » – est le 10 novembre 1900, d'après les renseignements fournis par l'intéressée en vue d'obtenir des papiers d'identité. Mais, à propos du lieu de cette naissance, Charles évoquera, dans *Le Temps des avants* et dans *D'une porte l'autre*, la ville d'Adapazari et non pas d'Izmit (deux villes distantes d'environ 55 kilomètres).

Par ailleurs, sur ce registre d'état civil, il n'est pas question des deux prénoms que les parents de Charles auraient souhaité lui donner – Shâhnourh et Varenagh (ou Varinag) –, mais cela n'a rien de très étonnant. Selon Charles, c'est une infirmière qui aurait dissuadé sa mère de choisir des prénoms aussi compliqués pour le beau bébé de 3 kilos. Et il s'exclamera : « Je l'ai échappé belle ! » Ces prénoms arméniens, surtout le premier, figurent cependant sur la plupart des notes biographiques ou récits de l'artiste et sont très régulièrement mentionnés par des journalistes ou des

1. Don Quichotte, 2011. Il veut alors sans doute parler d'Akhalkalaki.

2. L'orthographe de cette ville connaît bien des variantes fantaisistes sur les différents documents que nous avons pu retrouver : Akalzick, Akhalzick, Akhazikk, Akhlzilh, Akhelzha, et même Achatsek.

biographes. On remarquera qu'ils auraient facilement pu être ajoutés sur l'acte, en deuxième et troisième positions derrière le prénom usuel.

Le poison du doute s'étant insinué, plusieurs autres questions de véracité, ou de crédibilité, viennent déjà à l'esprit. Y compris pour des détails sans conséquence. Ainsi, on peut se demander pourquoi, dans *Le Temps des avants*, Charles écrit à propos de sa naissance: «Il fallut trouver un endroit où accoucher pour un prix modique dans un hôpital pour indigentes» en citant la clinique Tarnier. Située à deux pas de l'Observatoire et du jardin du Luxembourg, cette clinique¹ n'avait rien d'un «hôpital pour indigentes» malgré quelques problèmes d'hygiène liés à une architecture mal adaptée. Juste avant de soutenir sa thèse de doctorat², Louis Destouches, autrement dit Louis-Ferdinand Céline, a effectué un stage dans cette maternité, d'octobre à décembre 1923. À six mois près, le futur écrivain aurait pu assister à la naissance du futur chanteur (qui citera toujours Céline parmi ses auteurs préférés, avec Molière, Hugo et Guitry).

Une révélation sur le mariage des parents de Charles

En essayant de se repérer dans les ascendances de l'artiste, le biographe se trouve confronté à un parcours d'obstacles inattendu et doit s'accrocher à quelques certitudes. On sait que Charles a une sœur aînée, Aïda, qui est née à Salonique le 13 janvier 1923, soit dix-sept mois avant son frère, et que, contrairement à lui, elle est apatride. Mais, concernant la date et le lieu du mariage des parents Aznaourian, on entre dans l'inconnu.

«Comment mes parents se rencontrèrent-ils? où et quand se sont-ils mariés? nous n'en savons rien», avouera Charles en avançant une étrange explication: «C'était au temps où

1. La clinique d'accouchements fonctionna de 1881 à 1960. Le bâtiment haussmannien abrite aujourd'hui un centre de dermato-vénérologie rattaché à l'hôpital Cochin.

2. Intitulée *La Vie et l'Œuvre d'Ignace Philippe Semmelweis* et inspirée par le Dr Auguste Brindeau, alors «patron» de la clinique Tarnier.

l'Église conservait les registres de mariage qui tenaient lieu d'état civil. Nos églises, hélas, ont été pillées, détruites¹... »

« Aïda et moi n'avons jamais su comment nos parents s'étaient rencontrés, ni même quand ils s'étaient mariés. Nous n'avons d'ailleurs pas eu la curiosité de le leur demander, et eux n'ont pas senti non plus le besoin de nous l'apprendre », écrira encore Charles².

C'est donc une révélation majeure que nous sommes en mesure de lui faire ici : Mamigon Aznaourian a contracté mariage avec Knar Papazian le 22 janvier 1922 dans la ville de Smyrne, qui était alors sous administration grecque. Un « acte de notoriété », établi le 19 septembre 1947 par le juge de paix du IX^e arrondissement de Paris, nous a permis de découvrir ce renseignement capital. À cette date, les époux Aznaourian, qui ne disposaient pas d'un extrait d'acte de mariage et en avaient besoin pour se faire établir une carte d'identité française, se sont présentés devant ce juge de paix, Frédéric Denis, avec trois témoins³, lesquels ont

« affirmé et attesté pour vérité et notoriété connaître parfaitement Mme Knar Papazian, demeurant 22, rue de Navarin, née à Ismidt (Asie Mineure) le 10 novembre 1900 de Garabed Papazian et de Zarouhi Kalpakdjian et savoir que Knar Papazian a contracté mariage à Smyrne (Grèce) le 22 janvier 1922 avec M. Mamigon Aznaourian, né à Akhazick (Russie), de Missak et de Haïganouchi Soudjian ».

Ces déclarations, certifiées « sincères et véritables » par les trois témoins, visaient à suppléer à l'impossibilité de Knar Papazian de se procurer un extrait de son acte de mariage.

Le lieu du mariage des parents de Charles Aznavour ne manque pas d'étonner car, si la ville de Smyrne (aujourd'hui Izmir, troisième ville de Turquie) était en janvier 1922 sous administration grecque – depuis le 15 mai 1919, en application du traité de Sèvres –, elle était enclavée et allait être reprise par les Turcs quelques mois plus tard, le 8 septembre

1. *Aznavour par Aznavour*, *op. cit.*

2. Dans *À voix basse*, Don Quichotte, 2009.

3. Jean Missirian, coiffeur, 34 ans, Saganon Babarjan, commerçant, 55 ans, et Haroutian Ghahinian, électricien, 33 ans.

1922, dans des circonstances dramatiques. L'expulsion des chrétiens se doubla alors de massacres, de pillages et d'un gigantesque incendie. On estime le nombre des victimes à environ dix mille morts. Pourquoi et comment Knar et Mamigon s'étaient-ils installés à Smyrne en quittant Istanbul? On l'ignore. S'ils ont pu échapper à cette tragédie, c'est probablement parce qu'ils avaient quitté Smyrne entre janvier et septembre et s'étaient réfugiés à Salonique, où leur premier enfant, Aïda, a vu le jour en janvier 1923.

Pour avoir quelques éclairages complémentaires (ou parfois contradictoires) sur les ascendants de Charles, on ne peut se reporter qu'à une seule autre source, Aïda, qui, dans un livre de souvenirs écrit avec l'aide du cinéaste Denys de La Patellière, *Petit frère*¹, offre un récit qui paraît souvent largement «romancé» et doit donc être considéré avec une certaine circonspection et repris au conditionnel.

Les grands-parents maternels de Charles, dont Aïda n'indique pas même les prénoms, vivaient à Izmit, à l'extrémité orientale de la mer de Marmara, mais à seulement 120 kilomètres de Constantinople, devenue Istanbul en 1930. Selon Aïda, le grand-père – qui reste totalement anonyme dans son récit mais qui, on l'a vu, s'appelait Garabed Papazian – était négociant en tabac et sa famille élargie vivait dans une vaste maison de vingt pièces. Il aurait été ébloui par sa future épouse – pas davantage nommée par Aïda, mais qui s'appelait donc Zarouhie (ou Zahourie) Kalpakian (ou Kalpakdjian) – alors que celle-ci n'avait que treize ans, et les fiançailles auraient duré plus d'un an. En tout cas, le couple a fondé une famille et, en 1915, à treize ans, Knar (ou Enache), leur fille aînée, aurait quitté ses parents, ses deux frères de sept et cinq ans et sa sœur de six ans – dont les prénoms ne sont pas davantage mentionnés – pour aller poursuivre des études secondaires à Constantinople, où seule sa grand-mère l'a accompagnée. Knar aurait alors été inscrite au «collège Yessayan».

De cette grand-mère de Knar qui veillait sur elle et ne l'a jamais quittée d'Istanbul à Paris, en passant peut-être par Smyrne et sûrement par Salonique, on ne sait quasiment

1. Robert Laffont, 1986.

rien. Dans son livre, Aïda utilise juste un diminutif : «Yaya». De son côté, Charles dira n'avoir qu'un «très vague souvenir» de cette «seule survivante de l'exode arménien» et n'évoquera jamais sa disparition, qu'il est toujours incapable de dater. On la voit toutefois sur plusieurs photos – dont une, dans *Le Temps des avants*, où Charles paraît avoir trois ans, donc vers 1927 – illustrant certains livres publiés par le chanteur, et il se pourrait bien qu'il s'agisse d'elle sur un certificat d'identité délivré (sans date lisible) par le Patriarcat arménien de Constantinople et reproduit dans le même livre. Ce certificat qui porte une photo ressemblant à la mystérieuse grand-mère est établi au nom de Mariame Kalpakian, soixante ans, originaire d'Izmit, domiciliée à Galata (célèbre quartier d'Istanbul bordant la Corne d'or) et «désirant se rendre à Salonique» ce qui correspondrait au périple accompli par Knar, la mère de Charles.

Nous avons cependant fini par retrouver avec certitude le nom de cette aïeule au destin hors du commun : il s'agit bien de Mariame Kalpakian, qui serait donc la mère de Zarouhie (ou Zahourie) Kalpakian (ou Kalpakdjian), elle-même mère de Knar.

Le massacre des Arméniens par le gouvernement Jeunes-Turcs, qui a commencé dans la nuit du 24 au 25 avril 1915 et a fait plus de 1 200 000 victimes, aurait anéanti toute la famille de Knar, qui n'en a plus jamais retrouvé trace. Malgré la faible distance entre Izmit et Istanbul, l'adolescente et sa grand-mère «Yaya» (âgée de seulement quarante-trois ans à son arrivée à Constantinople, selon Aïda) n'auraient plus eu la moindre nouvelle de la famille.

En débarquant à Marseille, après avoir embarqué sur un bateau italien à Salonique, le couple avec son bébé avait-il l'intention d'y faire une simple escale avant de tenter l'aventure vers les États-Unis? C'est ce que diront Charles et sa sœur, expliquant même que le visa tant espéré aurait été délivré un an plus tard, à Paris, mais que les migrants avaient décidé entre-temps de se fixer en France. Même si l'éventualité d'une odyssée vers l'Amérique est plus romanesque, on peut douter de cette intention. Mamigon-Mischa avait en effet une raison évidente, voire aveuglante, de monter à Paris et de tenter de

s'y établir : son père, Missak, y était implanté et avait même réussi à y ouvrir un restaurant, plutôt coté, Le Caucase, 3, rue Champollion, dans le V^e arrondissement.

Missak, le grand-père paternel de Charles, est présenté par le chanteur comme originaire de Tiflis (devenu Tbilissi), capitale de la Géorgie. Sur son acte de décès, nous avons constaté qu'il est né le 14 février 1873 à Achatsek (Russie) – une nouvelle orthographe fantaisiste de Akhaltsikhé? –, de Christophe Aznaourian et de Perponé Altchidjian.

Il aurait été l'un des chefs cuisiniers du tsar Nicolas II, selon Aïda, qui dans son livre de souvenirs *Petit frère* nous le décrit en activité suivant le tsar « de palais en châteaux » (pour ajouter de la couleur, elle évoque le tsarévitch hémophile Alexis, mais aussi l'inévitable Raspoutine) et capable de régaler sa famille de quatre enfants des restes des somptueux repas impériaux. Charles se contente d'en faire le chef cuisinier du gouverneur de Tiflis (dans *Le Temps des avants*) ou de lui attribuer les fonctions, bien plus modestes, de « cuisinier au mess des officiers du tsar » (dans *Aznavour par Aznavour*). On ne saurait trancher entre ces deux derniers récits et l'on s'interroge encore sur le besoin de broder éprouvé par les narrateurs.

Si les fonctions de Missak dans la Russie des tsars sont très incertaines, on est à peu près sûr qu'il avait des talents culinaires susceptibles d'être employés dans un restaurant. Il semble également avéré que Missak, maître coq ou non, a abandonné sa femme et ses quatre enfants (trois filles et un garçon, Mamigon) pour fuir en France, à Paris, en compagnie d'une Prussienne de forte corpulence, Élisabeth Christopher (on verra que ce nom, cité par Charles, ne correspond pas à celui qui est mentionné comme « épouse » sur l'acte de décès de Missak), dite Lisa, avec laquelle il a ouvert son restaurant dans le bas de la rue Champollion, qui monte de la rue des Écoles à la place de la Sorbonne. Cette émigration aurait eu lieu en 1917. Fuyait-il la révolution bolchevique ou s'agissait-il d'une pure désertion adultère? Ses descendants semblent l'ignorer et n'en ont jamais fait état, Charles se contentant de remarquer, dans *Le Temps des avants*, que « les révolutionnaires communistes forçaient les employés des riches ou des puissants à balayer la rue sous les insultes et les quolibets ».

Dans ce même livre, il situe l'arrivée à Paris de ce grand-père *après* celle de ses parents, ce qui ne correspond à aucun autre récit familial. Missak avait en tout cas amassé suffisamment d'argent – « un joli bas de laine », note Charles – pour s'installer dans l'un des plus prestigieux quartiers de Paris avec celle que Charles qualifiera assez durement de « Teutonnie » – se félicitant *a posteriori* qu'elle ait régulièrement reçu de « solides raclées » de l'irascible grand-père Missak, gentiment baptisé par Aïda « Aznavor baba » – ce qui sonne bien, mais correspond mal au patronyme Aznaourian.

À la réflexion, on pourrait même considérer que ce « regroupement familial » économique était la motivation première du voyage migratoire vers la France du couple Aznaourian, qui, marié à Smyrne puis réfugié à Salonique¹, où est née Aïda, n'avait en principe plus de crainte à avoir pour son intégrité physique.

À propos des circonstances de la disparition de la famille de sa mère, Charles restera toujours extrêmement flou, évoquant le contexte des massacres – il évita longtemps d'utiliser le mot « génocide » –, insistant sur le fait que ses parents n'avaient pas gardé de rancune à l'encontre du peuple turc et soulignant souvent que, pour sa part, il n'avait jamais pris part aux défilés commémoratifs, mais aussi revendicatifs, organisés chaque 24 avril par de nombreuses associations de la communauté arménienne. On comprend qu'il manquait cruellement d'informations, mais on peut s'étonner qu'il n'ait jamais mentionné ne serait-ce que les prénoms des disparus.

Sa sœur Aïda, de son côté, s'est efforcée de reconstituer une partie de leur parcours – c'est-à-dire de leur calvaire – à partir de bribes de témoignages que sa mère, Knar, se serait acharnée toute sa vie à retrouver, sans associer, curieusement, ses enfants devenus adultes à ses pathétiques recherches. Aïda pense que le terrible 24 avril 1915, alors que quelques centaines de notables et d'intellectuels arméniens étaient arrêtés à Constantinople, la population arménienne d'Izmit a été incitée par les autorités turques à quitter la ville sous

1. Prise par la Grèce à l'Empire ottoman lors de la première guerre balkanique (1912-1913).

prétexte de s'éloigner des combats qui faisaient rage aux Dardanelles (pourtant distantes de près de 400 kilomètres d'Izmit). Le déplacement vers le sud-est en direction de l'Anatolie aurait été effectué en train « dans des wagons à bestiaux » et elle croit pouvoir dire que les déplacés auraient dû acquitter le prix des billets. C'est alors qu'une « amie », qui aurait échappé à la mort, mais dont l'identité n'est pas donnée par Aïda, aurait aperçu pour la dernière fois la famille de Knar, et notamment son plus jeune frère de sept ans, qui « vendait des allumettes dans le train ».

Après un temps et une distance indéterminés, la déportation se serait poursuivie à pied. Ensuite, Aïda imagine ses grands-parents et leurs trois enfants marchant au milieu d'une foule de dizaines de milliers d'Arméniens, assoiffés, affamés, battus, terrassés par l'épuisement, la dysenterie et le typhus, en direction de Deir ez-Zor, une ville (aujourd'hui en Syrie) située dans une zone désertique, à 450 kilomètres de Damas, sur les rives de l'Euphrate et qui fut effectivement l'un des principaux centres de déportation et d'extermination des Arméniens de Turquie. La destination ultime de ce qu'on appellera les « marches de la mort ».

Si l'on se réfère à des sources historiques, l'ensemble de la Turquie a été le théâtre d'arrestations, de déportations et de massacres entre avril 1915 et janvier 1916, même si les rafles les plus massives ont été opérées en Anatolie centrale, à l'est d'Izmit. *In fine*, la plus terrible incertitude entoure le lieu exact et les circonstances précises de la mort des ascendants maternels de Charles et de sa sœur.

Il faut croire que Knar, jeune collégienne, et sa grand-mère, effroyablement isolées à Constantinople, avaient suffisamment de ressources financières pour tenir quelques années, mais on ignore à peu près tout de leur existence sur les rives du Bosphore entre 1915 et 1923, sinon que Knar (Enache) y a fait la connaissance de Mamigon-Mischa Aznaourian.

En Géorgie, épargnée par les massacres turcs, le départ de Missak et de sa maîtresse vers l'Europe via Constantinople (ce qui laisse supposer qu'il ne se sentait pas en danger dans la capitale de l'Empire ottoman) n'a pas dissuadé son fils Mamigon-Mischa de partir à son tour, quelques années plus